

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

51/4 | 2010

**Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge
d'argent**

Wolfgang Geier, Wahrnehmungen des Terrors

Malte Griesse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7390>

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 716-719

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Malte Griesse, « Wolfgang Geier, Wahrnehmungen des Terrors », *Cahiers du monde russe* [En ligne],
51/4 | 2010, mis en ligne le 09 décembre 2011, Consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7390>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

2011

Wolfgang Geier, Wahrnehmungen des Terrors

Malte Griesse

RÉFÉRENCE

Wolfgang GEIER, **Wahrnehmungen des Terrors. Berichte aus Sowjetrußland und der Sowjetunion 1918-1938**. Wiesbaden : Harrassowitz, 2009, 168 p. (Studien der Forschungsstelle Ostmitteleuropa an der Universität Dortmund)

- 1 Les récits de voyageurs occidentaux sur l'Union soviétique sont relativement connus. Ils ont fait l'objet de nombreuses études, souvent même de monographies spécialisées. En Allemagne, Matthias Heeke a récemment publié une thèse volumineuse sur ce sujet, qui donne un aperçu solide du tourisme intellectuel dans l'URSS de l'entre-deux-guerres. Il y a joint un répertoire fort utile des étrangers qui ont écrit sur l'Union soviétique pendant ces années¹.
- 2 Le livre de Wolfgang Geier porte en principe sur les mêmes sources. Mais la délimitation du groupe de personnes à prendre en compte reste vague. Se proposant d'analyser les récits d'« intellectuels » ayant écrit sur leur expérience soviétique entre 1918 et 1938, Geier déclare d'emblée que les récits « [d]es membres de corps diplomatiques de plusieurs pays du monde, de représentants d'institutions internationales politiques, économiques, scientifiques, culturelles, etc., [d]es correspondants de journaux européens, américains, asiatiques, d'artistes qui se sont produits en tournée et de visiteurs étrangers qui ont vécu au moins temporairement en Union soviétique » ne sont pas pris en compte, car cela dépasserait le volume de l'ouvrage (p. IX). On a du mal à cerner en quoi il s'agit là d'une catégorie, bien plus, d'une catégorie définie qui se distingue des « intellectuels » qu'il veut étudier. Geier aime ce genre d'énumérations aléatoires – surtout d'auteurs – qui sont tout aussi indifférenciées, mais souvent bien plus longues encore. S'il prétend étudier « surtout » des Allemands, de fait sa liste de personnes traitées contient plus de Russes que d'Allemands et à peu près autant d'autres nationalités. En réalité, Geier semble

choisir ses sources fortuitement et, au final, n'utilise que des récits publiés. Plus grave encore, aucun de ces récits n'est analysé sérieusement et l'auteur cite au hasard, généralement sans indiquer ses sources et souvent sans mettre en contexte les citations. Au vu des nombreuses erreurs et inexactitudes, du style négligé et de l'organisation chaotique du texte, on a du mal à se fier à ses énonciations apodictiques. Ainsi Geier affirme, par exemple, que la différenciation de l'échiquier politique selon l'axe gauche-droite daterait de la fin du XIX^e siècle (p. 138) et que Trockij, « après son expulsion de l'URSS », aurait « composé des pamphlets accusatoires d'abord contre Lenin, puis contre Stalin » (p. 139). L'origine de ces « renseignements » reste obscure.

- 3 Comme l'énonce le titre de l'ouvrage, celui-ci est focalisé sur les perceptions de la « terreur ». D'emblée, la période indiquée (1918-1938) montre que l'auteur ne limite pas cette notion à la Grande Terreur des années 1930. Il y ajoute non seulement la Terreur rouge de la guerre civile (qui aurait précédé la Terreur blanche, l'attentat contre Lenin n'ayant servi que de prétexte), mais veut entendre toute l'histoire soviétique depuis la révolution comme étant caractérisée par la violence et la terreur. Sur ce terrain, il se trouve en bonne compagnie². Mais, grâce à ce plan de recherche « original », il pense apparemment pouvoir faire l'économie d'un positionnement par rapport à l'historiographie qui l'a précédé. Il est vrai que, pratiquement jamais, la question des perceptions de la terreur n'a été posée dans une monographie. Mais ce n'est pas fortuit : peu de voyageurs ont explicitement abordé la question de la violence. Et Geier ne cesse de le constater dès sa préface. Ceux qui ont visité le pays des soviets étaient généralement des partisans communistes ou des sympathisants (« compagnons de route »). Ils faisaient un rapport plutôt enthousiaste sur ce qu'ils avaient vu³. S'ils abordaient la question de la violence, ils avaient plutôt tendance à la justifier qu'à la dénoncer. Mettre en évidence les différentes échelles de justification de la violence constituerait un sujet d'investigation intéressant, surtout en comparant les argumentations des étrangers avec celles avancées plus ou moins explicitement à l'intérieur de l'Union soviétique. Mais Geier en est très loin. Tout au long de ces quelque 160 pages, il ne cesse de s'indigner contre le fait que la plupart des visiteurs occidentaux auraient passé la Terreur sous silence. Ces omissions lui semblent « bouleversantes ». Il ne pousse pas la réflexion plus loin. La réponse à la question directrice est donc sans équivoque : les intellectuels occidentaux n'ont pratiquement rien écrit au sujet de la Terreur. Geier repère aussi les nombreuses tentatives de justifier la violence, qui l'indignent encore davantage. La différence claire et nette entre passer la violence sous silence et en faire l'apologie ne l'intéresse point.
- 4 Tout est passé au filtre d'une grille normative rigide qui coupe court à la moindre analyse. Selon Geier, il aurait relevé de l'obligation morale des intellectuels d'accuser aussi bien le nazisme que le stalinisme. Mais ces dits intellectuels se seraient laissé basculer vers un raisonnement totalitaire, selon lequel celui qui est contre Hitler est pour Stalin et vice versa. Soit un indicateur de la « misère des intellectuels », tournure clé que l'auteur répète à maintes reprises sans jamais vraiment en élucider les origines. À en juger par l'« Épilogue », Geier s'appuie sur une monographie de Michel Winock sur le siècle des intellectuels, qui aborde (entre autres) l'affaire Dreyfus⁴. C'est de là qu'il tire des lieux communs sur la notion d'« intellectuel » pour les présenter au lecteur sur un ton pontifiant. Dans ce contexte, il aborde également la question de la spécificité de l'intelligentsia en Russie depuis le XIX^e siècle, sans pour autant préciser en quoi elle consiste. Geier semble vouloir comparer les controverses autour de l'affaire Dreyfus à la situation internationale qui voyait face à face l'Union soviétique de Stalin et l'Allemagne

de Hitler. Face à Stalin, il n'y aurait pas eu de « J'accuse » : Trockij n'aurait pas compté, puisqu'il avait contribué à établir le système de Stalin. Gide non plus n'est pas accepté, sans que le lecteur sache pourquoi, le texte restant elliptique sur ce point. Ce serait apparemment le fait d'avoir initialement sympathisé avec l'URSS de Stalin qui disqualifie l'écrivain aux yeux de Geier. En tout cas, dans le chapitre sur la controverse entre Gide et Feuchtwanger, les deux écrivains sont décrits comme des manifestations de « la misère des intellectuels » (toujours entre guillemets), mais « de façon très différente ». Or cette différence-là est à peine élucidée, encore moins conceptualisée. Une typologie des représentations, non-représentations et évaluations (justifications et critiques) de la Terreur aurait pourtant été hautement souhaitable pour traiter de la question des perceptions. Au lieu de nuancer et d'élaborer des critères, l'auteur met tout dans le même sac.

- 5 Le livre de Geier n'est finalement pas un travail historiographique, mais bien ce « J'accuse » qu'il affirme ne pas avoir trouvé chez les voyageurs occidentaux. Il accuse aussi bien « les bolcheviks » que les intellectuels étrangers qui auraient omis de critiquer l'Union soviétique. Et, souvent, le texte suggère que l'auteur serait le premier à le faire. De même, Geier donne l'impression qu'il est le premier à se lancer dans une comparaison entre la terreur des Jacobins pendant la Révolution française et la terreur des bolcheviks. Il y consacre intégralement le premier chapitre sans même renvoyer aux considérations de Hannah Arendt à ce sujet dans son *Essai sur la Révolution*, ni aux travaux historiques plus récents qui étudient plus systématiquement la question des transferts transtemporels de 1789 à 1917⁵.
- 6 En somme, le livre n'apporte pratiquement rien de neuf. Il propage nombre de préjugés et d'interprétations dépassées par la recherche historique. Pourquoi une telle publication ?
- 7 Certes, il est actuellement en vogue en Allemagne de mettre l'accent exclusivement sur la violence et la terreur dans les études sur l'Union soviétique. La question de l'idéologie et de l'adhésion par conviction profonde est souvent éclipsée, parfois même disqualifiée comme naïve, voire absurde⁶. De plus en plus est soulignée la continuité historique et tend à se dessiner une ligne droite qui rend la Révolution directement responsable de la Terreur sous Stalin. La posture d'un « J'accuse » peu nuancé semble à certains égards s'inscrire dans cette mode. Il n'est pas exclu qu'un certain nombre d'historiens formés en RDA aient encore des comptes à régler avec les régimes du communisme. Mais même si cette motivation est tout à fait compréhensible sur un plan humain, elle n'est pas très propice à l'avènement d'une analyse équilibrée.

NOTES

1. Matthias Heeke, *Reisen zu den Sowjets : der ausländische Tourismus in Rußland 1921-1941 (mit einem biobibliographischen Anhang zu 96 deutschen Reiseautoren)*, Münster : Lit-Verlag, 2003.

2. Pour étoffer son affirmation que « la Terreur bolchevique, instaurée par Lenin, serait devenue un principe idéologique absolu et une pratique concomitante » sous Stalin, que « sa justification et sa mise en place » auraient été uniques dans l'histoire du xx^e siècle et qu'elle aurait coûté plus

de vies humaines victimes en temps de paix qu'en temps de guerre, Geier renvoie à « Conquest, Ulam, Laqueur, Medvedev, Malia, Pipes, Furet, Koenen, Barberowski (*sic* !) » (p. 34). En réalité, la Terreur sous Stalin n'est même pas nommée, à la différence de la Terreur rouge pendant la guerre civile. Quand il y avait des justifications idéologiques, elles ne pouvaient être qu'indirectes. Quant au nombre de victimes, les estimations anciennes d'auteurs comme Conquest (dont Geier ne cite pas les travaux plus récents) ne résistent pas aux calculs entrepris depuis l'ouverture des archives. Voir, p. ex., J. Arch Getty, Gabór T. Rittersporn, Viktor N. Zemskov, « Victims of the Soviet Penal System in the Pre-War Years : A First Approach on the Basis of Archival Evidence », in *The American Historical Review* 98 (1993), 4, p. 1017-1049.

3. Sur les voyageurs français, voir aussi Rachel Mazuy, *Croire plutôt que voir ? Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, P. : Odile Jacob, 2002.

4. P. : Seuil, coll. « Essais », 1997.

5. Voir Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, P. : Gallimard, 1967. Pour les travaux historiques plus récents voir, p. ex., Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins : itinéraire des analogies*, P. : Payot, 1989.

6. À titre d'exemple, voir la véhémence avec laquelle les hypothèses de J. Arch Getty sur l'impact du débat autour de la Constitution soviétique et des élections du Soviet Suprême en 1936-1937 (qui aurait fait peur aux dirigeants politiques et les aurait poussés à lancer la Terreur) sont repoussées par Felix Schnell dans son compte rendu de l'ouvrage de Karl Schlögel, *Terror und Traum : Moskau 1937, Munich, 2008*. In : H-Soz-u-Kult, 08.10.2009, <http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/rezensionen/2009-4-027>.